

DIDIER DAENINCKX

A portrait of Jean Jaurès, an elderly man with a full white beard and hair, wearing a dark suit and a bow tie. He is looking directly at the viewer with a serious expression. The background is a solid teal color.

JEAN
JAURÈS

NON
À LA GUERRE

ACTES SUD JUNIOR

CEUX QUI ONT DIT **NON** DES ROMANS HISTORIQUES

“Toujours votre société violente et chaotique même quand elle est en état d’apparent repos, porte en elle la guerre comme la nuée dormante porte l’orage.

Messieurs, il n’y a qu’un moyen d’abolir enfin la guerre entre les peuples, c’est d’abolir la guerre entre les individus, c’est d’abolir la guerre économique, le désordre de la société présente, c’est de substituer à la lutte universelle sur les champs de bataille, un régime de concorde sociale et d’unité.”

JEAN
JAURÈS
NON
À LA GUERRE

“Ceux qui ont dit non”

Une collection dirigée par Murielle Szac.

À Thierry Maricourt.

Illustration de couverture : François Roca

Éditorial : Isabelle Péhourticq assistée de Fanny Gauvin

Directeur de création : Kamy Pakdel

Directeur artistique : Guillaume Berga

Maquette : Christelle Grossin

© Actes Sud, 2009, 2015 – 978-2-330-00677-8

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

www.actes-sud-junior.fr

www.ceuxquiontditnon.fr

DIDIER DAENINCKX

JEAN
JAUURÈS
NON
À LA GUERRE

ACTES SUD JUNIOR

Cette fois, c'était plus sérieux encore que lors des affrontements précédents. Le 10^e bataillon de chasseurs à pied se trouvait en première ligne, à moins de cent mètres de l'ennemi. Deux semaines déjà que l'armée allemande qu'on disait essoufflée, désorganisée, avait trouvé assez d'énergie pour mener une puissante offensive générale, bousculer les corps d'armée massés sur le Chemin des Dames et menacer Paris en prenant position le long de la Marne, dans les faubourgs de Château-Thierry. Après quatre années d'une guerre sans merci, le désastre semblait imminent, la capitale était à portée de canon de l'artillerie du Kaiser Guillaume II. Quelques heures plus tôt, au matin du 2 juin 1918, les officiers français du secteur sud de Soissons avaient été rassemblés dans la vaste cave voûtée d'une ferme qui servait

de poste de commandement. Un général leur avait expliqué que l'engagement d'une colonne de chars Renault, des engins rapides tout juste sortis des chaînes de montage, avait permis de mettre un frein à la poussée adverse tout en sauvegardant un objectif stratégique : l'aérodrome de Chaudun et ses dizaines d'avions de reconnaissance ou de bombardement. Après quoi, un capitaine des Dragons s'était chargé de confier à chacun son ordre de marche. Il s'était approché du plus jeune de ses sous-officiers, l'aspirant Louis, pas encore vingt ans, mais qui n'en était pas moins l'un de ses plus anciens soldats s'étant porté volontaire trois années plus tôt au sortir de l'adolescence.

– Votre mission consiste à vous assurer du contrôle des ateliers de réparation des moteurs Spad, Farman et Nieuport... Ce ne sera pas facile, mais je sais que je peux compter sur vous et vos hommes.

À cinq heures du matin, alors qu'un soleil voilé s'élevait lentement, comme s'il hésitait

à éclairer la désolation du monde, Louis avait empoigné d'une main l'échelle de bois plaquée contre le mur de la tranchée.

– En avant !

Les fantassins avaient surgi de terre, sur des kilomètres, en hurlant pour repousser la peur. Rien ne s'était déroulé selon les plans. Les escouades placées sur sa droite comme sur sa gauche avaient été clouées au sol par des tirs d'obus, le balayage d'une mitrailleuse, mais quand Louis s'en était aperçu, il se trouvait trop en pointe pour opérer le moindre mouvement de repli. Derrière lui, un déluge de feu s'était abattu sur ses hommes dont la seule présence se résumait à des plaintes, des râles d'agonie. En face, les artilleurs ajustaient leurs salves et une explosion creusa un énorme cratère quelques mètres plus avant, l'ensevelissant à moitié sous les projections de terre, de pierraille, de débris humains. Il se dégagea avec peine puis se mit à ramper jusqu'au bord de l'excavation dans laquelle il

se laissa tomber. Il souleva son casque pour en détacher la glaise qui s'y était collée. C'est à ce moment qu'il s'aperçut qu'il n'était pas seul dans l'entonnoir. Le premier réflexe avait été de pointer son arme sur l'inconnu, puis il avait réalisé qu'il portait le même uniforme que lui. Louis avait crié dans sa direction sans même s'entendre, les tympan martyrisés par les déflagrations.

– Tu es de quelle unité ?

La réponse aussi s'était perdue dans le néant.

– 7^e régiment de dragons, mon lieutenant...

Il avait fallu attendre un bon quart d'heure avant que leurs corps redeviennent sensibles à la voix humaine. Tant que le tir de barrage durerait, ils n'avaient pas à craindre d'intrusion, ils étaient à la seule merci d'un obus jumeau du premier qui choisirait d'exploser exactement au même endroit. Le chamboulement avait fait remonter à la surface tout un tas d'objets enfouis, des godillots, des fragments d'armes,

des ossements, un ceinturon ainsi qu'une sacoche emplies de lettres qui avait dû appartenir à un vaguemestre fauché par une balle alors qu'il ramassait le courrier des combattants. Quand Louis l'avait ouverte, l'humidité avait fait craquer les coutures, le cuir s'était déchiré, libérant le flot de la correspondance. Il avait pris une enveloppe au hasard, déplié la feuille de papier qu'elle protégeait, puis il avait commencé à lire :

“Chaudun, le 27 novembre 1917.

Mon cher frère,

J'espère que tu te remets bien de ta blessure. Trois semaines que je suis revenu dans ce piège, après ma permission trop vite passée auprès de cette pauvre maman. Avec Marot, on relève les cadavres, entre deux étripages. Quelquefois, on s'en sert pour consolider le bord des tranchées, on en enterre aussi chrétiennement, mais le plus souvent on peut juste les arroser de chaux vive pour contenir les odeurs...”

Il l'avait repliée lentement tout en se tournant vers le soldat.

– J'ai l'impression qu'on en a pour un bout de temps... Il y a de quoi lire... Au pire, on essaiera de sortir de ce trou à la nuit tombée. Tu t'appelles comment ?

– Je n'ai pas eu de chance, il ne faut pas m'en vouloir, mon lieutenant... Mon nom, c'est Lallemand... Gaston Lallemand... On est beaucoup à le porter, dans les Ardennes...

Louis s'était penché pour allumer sa pipe à la mèche d'un briquet d'amadou.

– Et qu'est-ce que tu faisais, dans le civil ?

– J'étais acteur dans la troupe de Firmin Gémier, j'ai souvent joué au théâtre Antoine, à Paris.

– Acteur. Pas très courant comme métier. Moi, c'est Jaurès. Aspirant Louis Jaurès du 10^e bataillon de chasseurs à pied...

Il n'avait rien dit de plus, observant du coin de l'œil la réaction de son compagnon d'infortune dont un sourire avait illuminé le visage.